

LE PILLAGE DE LA TERRE

L'Homme et la Nature

Et la grande nature, comment est-elle comprise ? Sans parler des montagnes comme celles de Gibraltar, de Lichtenstein, de Fenestrelle, que, pour des raisons militaires, les gouvernements ont dépensé des centaines de millions à enlaidir, que de falaises pittoresques, que de plages charmantes ont été, en maints endroits, accaparées soit par des propriétaires jaloux, soit par des spéculateurs qui appréciaient les beautés de la nature à la main, mais des changeurs évaluant un lingot d'or dans les régions de montagnes fréquemment visitées, la même rage d'appropriation s'empare des habitants : les paysages sont découpés en carrés et vendus au plus fort enchérisseur : chaque curiosité naturelle, le rocher, la grotte, la cascade, la fente d'un glacier, tout, jusqu'au bruit de l'écho, peut devenir propriété particulière. Des entrepreneurs afferment les cataractes, les entourent de barrières en planches pour empêcher les voyageurs non payants de contempler le tumulte des eaux, puis, à force de « réclames », transforment en beaux écus sonnants la lumière qui se joue dans les gouttelettes brisées et le souffle du vent qui déploie dans l'espace des écharpes de vapeurs. Ce n'est pas sans une profonde amertume que le voyageur peut comparer aujourd'hui le Niagara, tel que l'on fait les hommes, à l'ancien « tonnerre des eaux », tel que nous l'avait donné la nature. De laides constructions, usines, hôtels, entrepôts, se sont enracinées aux falaises « les annonciateurs », spéculant sur la beauté du Niagara pour le placement de leurs marchandises ou de leurs brogues, ont placardé leurs affiches immondes et menteuses en face la cataracte grondante ; d'autres industriels, plus désagréables encore, prétendent ajouter quelques traits poétiques au paysage en érigeant des kiosques chinois ou des tourelles gothiques. Les arbres dont la

E. Reclus, *La Terre*, 1 vol. gr. in-8°, Hachette et C^o, boulevard Saint-Germain, Paris.

verdure encadrait si bien la blancheur des eaux, ont disparu sous la hache, et la masse liquide elle-même a diminué d'une manière visible à cause des saignées que les propriétaires d'usines font au Niagara pour faire tourner les roues de leurs machines. Que le travail de l'homme utilise la force immense de la cataracte, rien de mieux ; mais dans cette œuvre d'aménagement la beauté du lieu n'a point été respectée.

Cette corruption du goût, qui porte à gâter les plus beaux paysages, et dont l'origine se trouve dans l'ignorance et la vanité, est désormais condamnée ; l'intelligence humaine doit chercher maintenant la beauté, non dans de vaines imitations purement extérieures ou dans une bizarre et fausse décoration, mais dans l'harmonie intime et profonde de son œuvre avec celle de la nature. L'homme qui aime vraiment la terre, sait qu'il s'agit d'en conserver, d'en accroître même la beauté, de la lui rendre, quand une exploitation brutale l'a déjà fait disparaître. Comprenant que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous, il répare les dégâts commis par ses prédécesseurs, il aide la terre au lieu de s'acharner brutalement contre elle et travaille à l'embellissement aussi bien qu'à l'amélioration de son domaine. Non seulement il sait, en qualité d'agriculteur et d'industriel, utiliser de plus en plus les produits et les forces du globe ; il apprend aussi, comme artiste, à donner aux paysages qui l'entourent plus de charme, de grâce ou de majesté, il sait même réaliser les paysages suggérés par les peintres. Devenu « la conscience de la terre », l'homme assume par cela même une responsabilité dans l'harmonie et la beauté de la nature environnante.

Sous la rude main des conquérants de Rome, et pendant les temps douloureux du moyen âge, la masse esclave qui labourait le sol ne pouvait guère comprendre la beauté de la terre sur laquelle s'écoulait sa misérable vie, et le sentiment qu'elle éprouvait à l'égard des paysages qui l'entouraient devait nécessairement se pervertir. Les amertumes de l'existence étaient alors beaucoup trop vives pour que l'on pût se donner souvent le plaisir d'admirer les nuages, les rochers et les arbres. Ce n'étaient de toutes parts que discordes, haines, frayeurs subites, guerres ou famines. Le caprice et la cruauté du maître étaient la loi des asservis : dans chaque inconnu, on craignait un meurtrier ; les noms d'étranger et d'ennemi étaient deux noms synonymes. Dans une pareille société, la seule chose que l'homme brave pût essayer de faire pour lutter contre sa destinée et garder en soi-même la conscience de son âme, c'était d'être joyeux et ironique, c'était de se moquer du fort et surtout de son maître, mais il n'avait que faire de s'attendrir en regardant la terre. La splendeur des traits de la nature environnante devait rester inconnue à des hommes qui, sous le coup d'une vague terreur soigneusement entretenue par les sorciers de toute espèce, ne cessaient d'apercevoir dans les grottes, dans

les chemins creux, dans les gorges des montagnes, dans les bois pleins d'ombre et de silence, des revenants informes et des monstres horribles, tenant à la fois de la bête et du démon. Quelle étrange idée devaient se faire de la terre et de sa beauté ces moines du moyen âge qui, dans leurs cartes du monde, ne manquaient jamais de dessiner, à côté des noms de tous les pays lointains, des animaux vomissant le feu, des hommes à sabots de cheval ou à queue de poisson, des griffons à tête de bélier ou de bœuf, des mandragores volantes, des corps décapités aux larges yeux hagards logés dans la poitrine !

Au sortir de ces guerres incessantes du moyen âge, le désir de tout homme échappé à la lutte devait être de se faire un petit nid bien charmant et bien abrité ; la grande nature lui faisait peur, il demandait la paix. L'idéal des générations qui se sont succédées, de la Renaissance jusqu'à la Révolution, se révèle par les sites que princes et seigneurs choisissaient pour la construction de leurs châteaux de plaisance. Un bien petit nombre de ces palais occupent une position d'où l'on puisse contempler un horizon grandiose de montagnes ou de roche : même en beaucoup d'endroits, notamment sur les bords du lac de Genève, les maisons de campagnes bâties par les riches propriétaires riverains tournent le dos à ce que nous semblerait maintenant la plus belle nature pour qu'on se plût à la regarder, l'homme préférerait alors un espace borné où l'imagination s'épandait à son aise, un rideau de collines doucement inclinées, une petite rivière serpentant sous l'ombrage des aunes et des trembles, de belles avenues d'arbres touffus, des pelouses et des étangs décorés de statues. On mettait la grâce bien au-dessus de la simplicité grandiose des vastes horizons.

(A suivre)

E. RECLUS.

LE PILLAGE DE LA TERRE

L'Homme et la Nature

Et la grande nature, comment est-elle comprise ? Sans parler des montagnes comme celles de Gibraltar, de Lichtenstein, de Fenestrelle, que, pour des raisons militaires, les gouvernements ont dépensé des centaines de millions à enlaidir, que de falaises pittoresques, que de plages charmantes ont été, en maints endroits, accaparées soit par des propriétaires jaloux, soit par des spéculateurs qui apprécient les beautés de la nature à la manière des changeurs évaluant un lingot d'or ! Dans les régions de montagnes fréquemment visitées, la même rage d'appropriation s'empare des habitants : les paysages sont découverts en carrés et vendus au plus fort enchérisseur : chaque curiosité naturelle, le rocher, la grotte, la cascade, la fente d'un glacier, tout, jusqu'au bruit de l'écho, peut devenir propriété particulière. Des entrepreneurs afferment les cascades, les entourent de barrières en planches pour empêcher les voyageurs non payants de contempler le tumulte des eaux, puis, à force de « réclames », transforment en beaux écus sonnants la lumière qui se joue dans les gouttelettes brisées et le souffle du vent qui déploie dans l'espace des écharpes de vapeurs. Ce n'est pas sans une profonde amertume que le voyageur peut comparer aujourd'hui le Niagara, tel que l'on fait les hommes, à l'ancien « tonnerre des eaux », tel que nous l'avait donné la nature. De laides constructions, usines, hôtels, entrepôts, se sont enracinées aux falaises « les annonciateurs », spéculant sur la beauté du Niagara pour le placement de leurs marchandises ou de leurs drogues, ont placardé leurs affiches immondes ou menteuses en face la cataracte grondante ; d'autres industriels, plus désagréables encore, prétendent ajouter quelques traits poétiques au paysage en érigeant des kiosques chinois et des tourelles gothiques. Les arbres dont la

verdure encadrait si bien la blancheur des eaux, ont disparu sous la hache, et la masse liquide elle-même a diminué d'une manière visible à cause des saignées que les propriétaires d'usines font au Niagara pour faire tourner les roues de leurs machines. Que le travail de l'homme utilise la force immense de la cataracte, rien de mieux ; mais dans cette œuvre d'aménagement la beauté du lieu n'a point été respectée.

Cette corruption du goût, qui porte à gâter les plus beaux paysages, et dont l'origine se trouve dans l'ignorance et la vanité, est désormais condamnée ; l'intelligence humaine doit chercher maintenant la beauté, non dans de vaines imitations purement extérieures ou dans une bizarre et fausse décoration, mais dans l'harmonie intime et profonde de son œuvre avec celle de la nature. L'homme qui aime vraiment la terre, sait qu'il s'agit d'en conserver, d'en accroître même la beauté, de la lui rendre, quand une exploitation brutale l'a déjà fait disparaître. Comprenant que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous, il répare les dégâts commis par ses prédécesseurs, il aide la terre au lieu de s'acharner brutalement contre elle et travaille à l'embellissement aussi bien qu'à l'amélioration de son domaine. Non seulement il sait, en qualité d'agriculteur et d'industriel, utiliser de plus en plus les produits et les forces du globe ; il apprend aussi, comme artiste, à donner aux paysages qui l'entourent plus de charme, de grâce ou de majesté, il sait même réaliser les paysages suggérés par les peintres. Devenu « la conscience de la terre », l'homme assume par cela même une responsabilité dans l'harmonie et la beauté de la nature environnante.

Sous la rude main des conquérants de Rome, et pendant les temps douloureux du moyen âge, la masse esclave qui labourait le sol ne pouvait guère comprendre la beauté de la terre sur laquelle s'écoulait sa misérable vie, et le sentiment qu'elle éprouvait à l'égard des paysages qui l'entouraient devait nécessairement se pervertir. Les amertumes de l'existence étaient alors beaucoup trop vives pour que l'on pût se donner souvent le plaisir d'admirer les nuages, les rochers et les arbres. Ce n'étaient de toutes parts que discordes, haines, frayeurs subites, guerres ou famines. Le caprice et la cruauté du maître étaient la loi des asservis : dans chaque inconnu, on craignait un meurtrier ; les noms d'étranger et d'ennemi étaient deux noms synonymes. Dans une pareille société, la seule chose que l'homme brave pût essayer de faire pour lutter contre sa destinée et garder en soi-même la conscience de son âme, c'était d'être joyeux et ironique, c'était de se moquer du fort et surtout de son maître, mais il n'avait que faire de s'attendrir en regardant la terre. La splendeur des traits de la nature environnante devait rester inconnue à des hommes qui, sous le coup d'une vague terreur soigneusement entretenue par les sorciers de toute espèce, ne cessaient d'apercevoir dans les grottes, dans

les chemins creux, dans les gorges des montagnes, dans les bois pleins d'ombre et de silence, des revenants informes et des monstres horribles, tenant à la fois de la bête et du démon. Quelle étrange idée devaient se faire de la terre et de sa beauté ces moines du moyen âge qui, dans leurs cartes du monde, ne manquaient jamais de dessiner, à côté des noms de tous les pays lointains, des animaux vomissant le feu, des hommes à sabots de cheval ou à queue de poisson, des griffons à tête de bœuf ou de cheval, des mandragores volantes, des corps décapités aux larges yeux hagards logés dans la poitrine !

Au sortir de ces guerres incessantes du moyen âge, le désir de tout homme échappé à la lutte devait être de se faire un petit nid bien charmant et bien abrité ; la grande nature lui faisait peur, il demandait la paix. L'idéal des générations qui se sont succédées, de la Renaissance jusqu'à la Révolution, se révèle par les sites que princes et seigneurs choisissaient pour la construction de leurs châteaux de plaisance. Un bien petit nombre de ces palais occupent une position d'où l'on puisse contempler un horizon grandiose de montagnes ou de roche : même en beaucoup d'endroits, notamment sur les bords du lac de Genève, les maisons de campagnes bâties par les riches propriétaires riverains tournent le dos à ce qui nous semblerait maintenant la plus belle vue. À cette nature trop puissante et trop sauvage pour qu'on se plût à la regarder, l'homme préférait alors un espace borné où l'imagination s'épanchait à son aise, un rideau de collines doucement infléchies, une petite rivière serpentant sous l'ombrage des aunes et des trembles, de belles avenues d'arbres touffus, des pelouses et des étangs décorés de statues. On mettait la grâce bien au-dessus de la simplicité grandiose des vastes horizons.

(A suivre)

E. RECLUS.

qui se joue dans les gouttelettes brisées et le souffle du vent qui déploie dans l'espace des écharpes de vapeurs. Ce n'est pas sans une profonde amertume que le voyageur peut comparer aujourd'hui le Niagara, tel que l'on fait les hommes, à l'ancien « tonnerre des eaux », tel que nous l'avait donné la nature. De laides constructions, usines, hôtels, entrepôts, se sont enracinées aux falaises « les annonciateurs », spéculant sur la beauté du Niagara pour le placement de leurs marchandises ou de leurs drogues, ont placardé leurs affiches immondes ou menteuses en face la cataracte grondante ; d'autres industriels, plus désagréables encore, prétendent ajouter quelques traits poétiques au paysage en érigeant des kiosques chinois et des tourelles gothiques. Les arbres dont la

¹ E. Reclus, *La Terre*, 1 vol. gr. in-8°, Hachette et Co, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

ment se pervertir. Les amertumes de l'existence étaient alors beaucoup trop vives pour que l'on pût se donner souvent le plaisir d'admirer les nuages, les rochers et les arbres. Ce n'étaient de toutes parts que discordes, haines, frayeurs subites, guerres ou famines. Le caprice et la cruauté du maître étaient la loi des asservis : dans chaque inconnu, on craignait un meurtrier ; les noms d'étranger et d'ennemi étaient deux noms synonymes. Dans une pareille société, la seule chose que l'homme brave pût essayer de faire pour lutter contre sa destinée et garder en soi-même la conscience de son âme, c'était d'être joyeux et ironique, c'était de se moquer du fort et surtout de son maître, mais il n'avait que faire de s'attendrir en regardant la terre. La splendeur des traits de la nature environnante devait rester inconnue à des hommes qui, sous le coup d'une vague terreur soigneusement entretenue par les sorciers de toute espèce, ne cessaient d'apercevoir dans les grottes, dans

fer
qu
est
de
co
gé
tr
se
vi
de
l'e
te
av
l'
é

...ateurs son origine, monarchique ou démocratique, le pouvoir est l'organe noble de la société; c'est par lui qu'elle vit et se meurt; toute initiative en émane; tout ordre, toute perfection sont son ouvrage. D'après les définitions de la science économique, au contraire, définitions conformes à la réalité des choses, le pouvoir est la série des improductifs que l'organisation sociale doit tendre indéfiniment à réduire. Comment donc, avec le principe d'autorité si cher aux démocrates, le vœu de l'économie politique, vœu qui est aussi celui du peuple, pourrait-il se réaliser? Comment le gouvernement qui dans cette hypothèse est tout, deviendra-t-il un serviteur obéissant, un organe subalterne?

Comment le prince n'aurait-il reçu le pouvoir, qu'afin de l'affaiblir, et travaillerait-il, en vue de l'ordre, à sa propre élimination? comment ne s'occupera-t-il pas plutôt de se fortifier, d'augmenter son personnel, d'obtenir sans cesse de nouveaux subsides, et finalement de s'affranchir de la dépendance du peuple, terme fatal de tout pouvoir sorti du peuple?

On dit que le peuple, nommant ses législateurs, et par eux notifiant sa volonté au pouvoir, sera toujours à même d'arrêter ses envahissements, qu'ainsi le peuple remplira tout à fois le rôle de prince et celui de souverain. Voilà en deux mots l'utopie des démocrates, l'éternelle mystification dont ils abusent le prolétariat.

Mais le peuple ferait-il des lois contre le pouvoir; contre le principe d'autorité et de hiérarchie, qui est le principe de la société elle-même; contre la liberté et la propriété? Dans l'hypothèse où nous sommes, c'est plus qu'impossible, c'est contradictoire. Donc la propriété, le monopole, la concurrence, les privilèges industriels, l'inégalité des fortunes, la prépondérance du capital, la centralisation hiérarchique et écrasante, l'oppression administrative, l'arbitraire légal, seront conservés;

enfin dans lequel se meuvent ces esprits des supérieurs, et l'impression qu'on en éprouve n'a très fréquemment rien de commun avec celle de l'admiration. Plutôt prend-il envie de leur dire avec l'auteur du *Faust*: *Eh! mon ami, laisse tout ce bagage; sois homme avec les hommes; cela vaudra mieux.* On en rencontre même qui ne sont, s'il faut tout dire, que de véritables monomanes, produits artificiels, difformes, Munitos de l'art, de la science, dont le plus clair du talent est d'avoir toute leur vie sauté dans le même cerceau. Hors de leur science et de leur cerveau, au pied de la borne, nous ne voyons pas qu'ils pissent plus haut que les roquets sans notoriété. Encore ceux-là ne sont-ils les moindres, d'autres, qui sont les plus nombreux, n'étant que de piètres charlatans. Quand on a connu les grands hommes, ils imposent peu.

(Les Assemblées parlantes) E. LEVERDAYS.

HONNEUR BOURGEOIS ¹

Qui osera cependant condamner madame Lepape? Sincèrement elle croyait d'une mère vigilante ces pires expédients tortionnaires qui devaient sauvegarder à Cécile son honneur, l'honneur d'extérieur, d'apparat, celui qu'on exige dans le monde, celui qu'on vous reconnaît dans la rue, la réputation, qui n'est après tout que le qu'en dira-t-on des badauds amplifiés. Sa maternité se serait aisément dévouée jusqu'au crime. Dévouement égoïste certes, car c'était autant sa réputation personnelle, sa dignité à elle qu'elle défendait solidairement avec celles de sa fille.

L'avortement interdit par M. Lepape, elle s'apprêtait maintenant à fomenter quelque marché canaille, un mariage débattu à prix d'argent, sa fille passée en contrebande avec un sac d'écus, mariage en somme peu différenciable des autres. Et pas de scrupules. Toutes les mères de famille m'approuveraient, affirmait-elle. Non en public, parbleu, pas à haute voix, mais au fond, dans les aveux qu'on se chuchote dans la cave de sa conscience. Presque toutes en effet l'approuveraient, beaucoup l'imiteraient, quelques-unes la dépasseraient. Et bien des pères seraient moins papas que M. Lepape.

C'est qu'ils sont tellement imbus de dévouements de feuilletons, enflés de devoirs mélodramatiques; ils se croient dans ces circonstances un tel rôle tragique imposé, une gesticulation si noble! Ils se font de la virginité de leur progéniture une idée tellement saugrenue, si extraordinairement emphatique! Beaucoup se verraient obligés, uniquement pour la galerie, de casser, le cas échéant, quelque membre à leur enfant, ou de la flanquer à la rivière, comme une bête morte.

Les mères surtout sont féroces. Il en est qui

blé
fai
ca
for
co
vi
ho
se
pr
qu
éc
tit
te
ci
pa
mépris; encore ce philosophe subira-t-il sa part de dépréciation. Mépris fanatique qui condamne la fille-mère à s'avilir, la précipite, l'enterre vive dans les bas-fonds des oubliettes sociales. Déshonneur à tel point sans remission, sans appel absolu, damnation morale si terrible, que les parents, de paisibles bourgeois, en pantoufles, de sang tiède, d'esprit rassis, sentent naturellement s'éveiller en eux, devant cet ostracisme de mépris que le ridicule envenime encore, des bêtes fauves insoupçonnées, des assassins de leur propre chair ou, comme on le verra, des escrocs de l'honorabilité des autres.

Oh! oui, responsable, cette morale de mandarins, ce fétichisme de l'opinion, ce préjugé public qui déshonore la fille fécondée en face de la femelle mariée. Importance baroque attribuée à l'acte de l'union des sexes qui mène en dehors de toute affection sentimentale, de toute association d'intérêts autre que celle du plaisir réciproque momentané, et tout brut, n'en reste pas moins normal, fonctionnel, sans rapport avec la morale, incapable d'entraîner aucune déchéance, justiciable de personne. Et il est insensé qu'à une époque scientifique, de philosophie compréhensive, libérale, on en soit encore à ce degré d'ignorantisme, reste de stupide puderie superstitieuse, résidu de l'antique rengaine du péché originel, de diffamer les œuvres de chair pas légalisées par le maire ou bénies par le prêtre et de traiter en ordure le mécanisme de l'amour pas breveté par le gouvernement.

Certes, le souci de l'avenir d'un enfant sans père, l'affection à introduire dans la passion, la poétisation des relations des sexes par la fidélité, autant d'éléments ennoblissants de l'instinct rudimentaire, méconnus fautivement par une Cécile qu'excuse pourtant suffisamment sa jeunesse fragile, trébuchant dans le trouble d'une minute fiévreuse. Imprévoyante, simplement, méprisable, en rien. Et, du blâme permis à l'infamie perpétuelle imposée, s'ouvre un illogisme béant. Le châtement reste immérité, atrocement proportionné par cette moralité barbe-bleue, ce principe d'honneur meurtrier qui souffle leurs crèmes aux affolées qui n'ont eu que le tort de disposer d'elles-mêmes sans le consentement des autres, de croire, les naïves, leur chair à elles, et libre.

¹ L'Honneur, par Henri Fèvre, Ernest Kolb, éditeur, 8, rue Saint-Joseph, Paris.